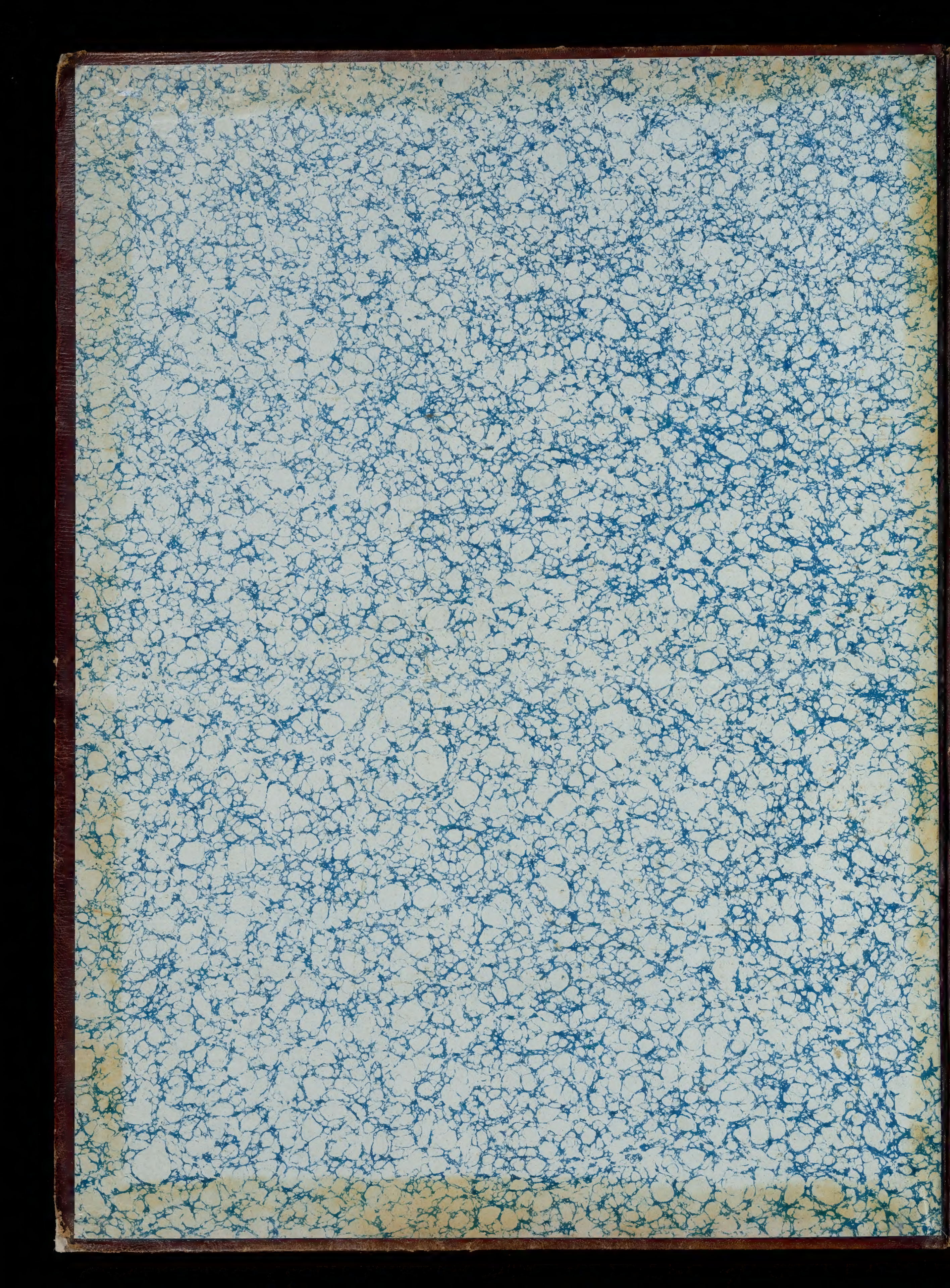
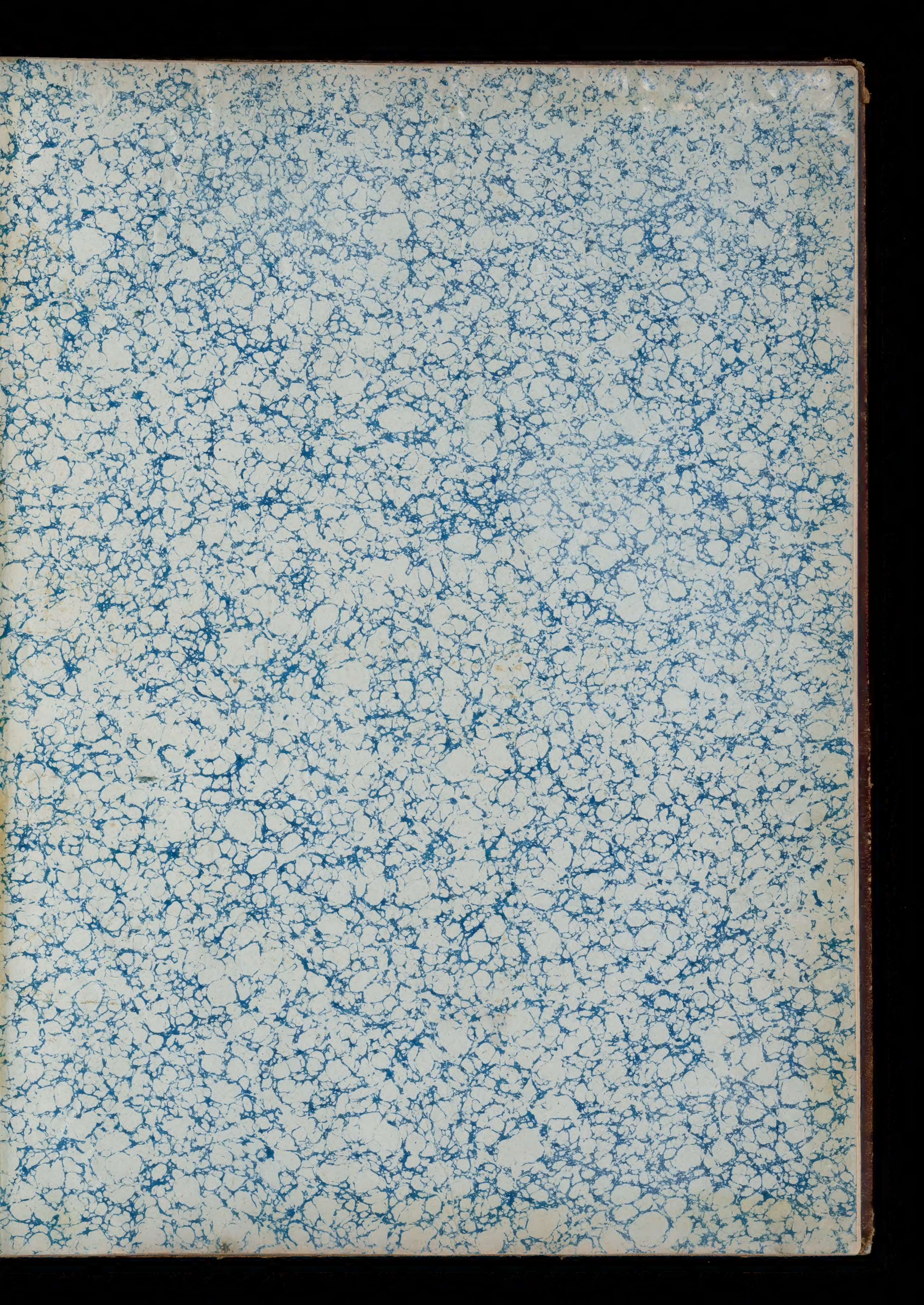
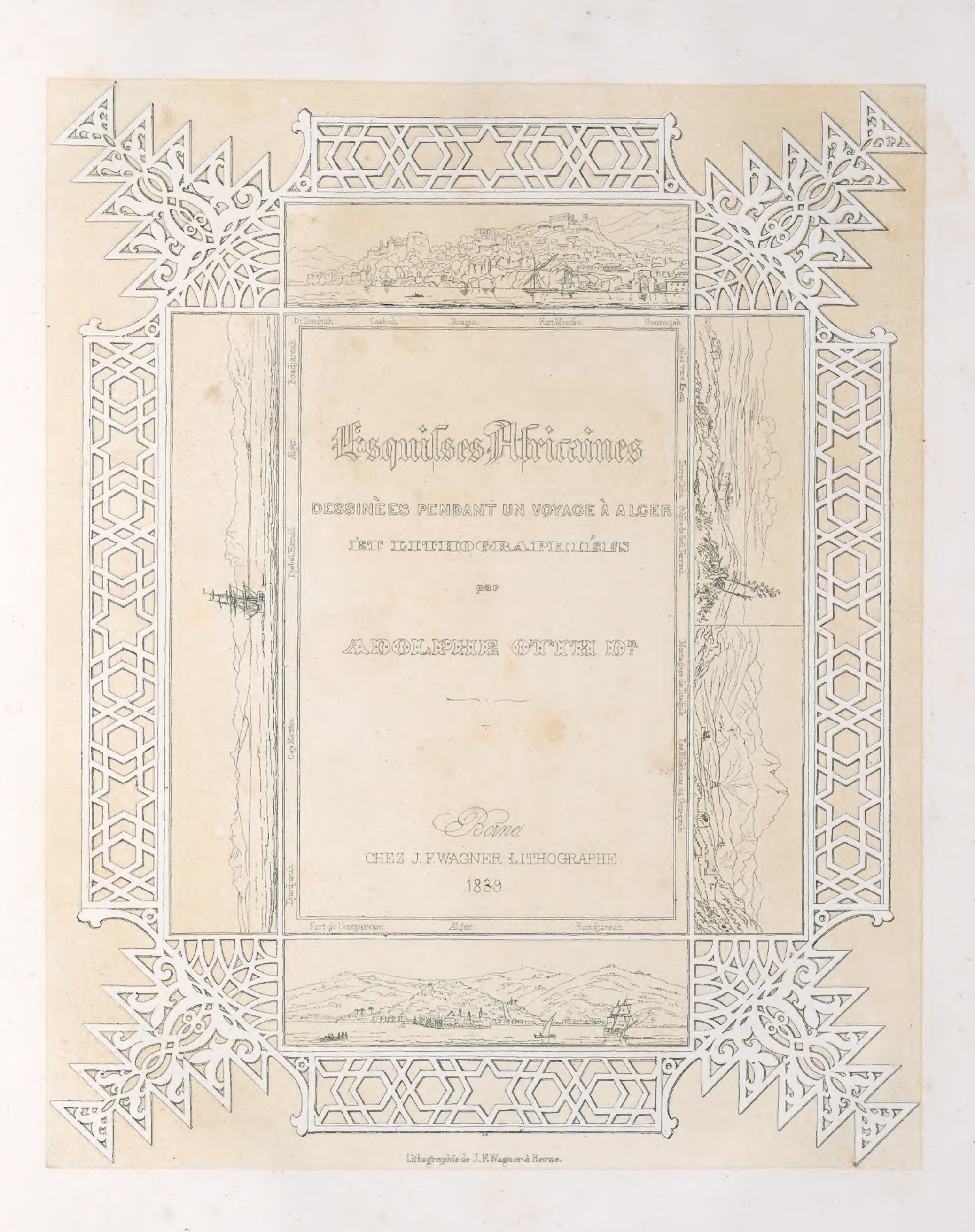
Esquisses Africaines.







Esquisses Africaines

DESSINÈES PENDANT UN VOYAGE À ALGER

ÈT LITHOGRAPHIÉES

par

ADOLPHE OTTH Dr.

Berne

CHEZ J. F. WAGNER LITHOGRAPHE

1839.

Lithographie de J. F. Wagner à Berne.



























BOUGIA (BOUDJELAH).

et l'Atlas près de Gourayah





LA MOSQUÉE NEUVE ET LA GRANDE MOSQUÉE À ALGER.















FOUR À CHAUX DU FAUBOURG BAB-EL-OUED

à Alger











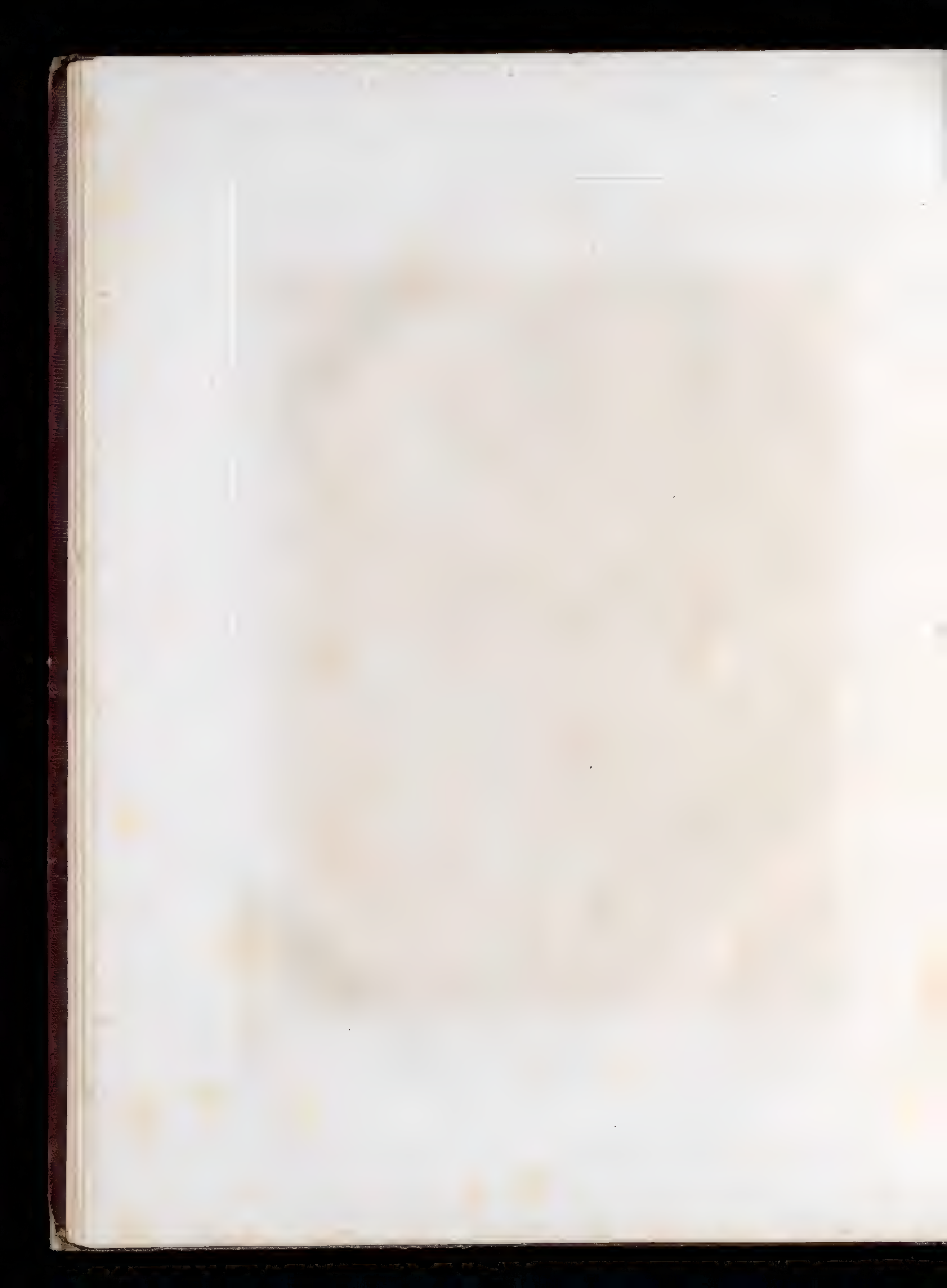


















LE FORT ABDEL-KADER ET L'ANTIQUE PORTE MARINE
à Bougie.











LE [illegible]

dans la plaine de Mirajan





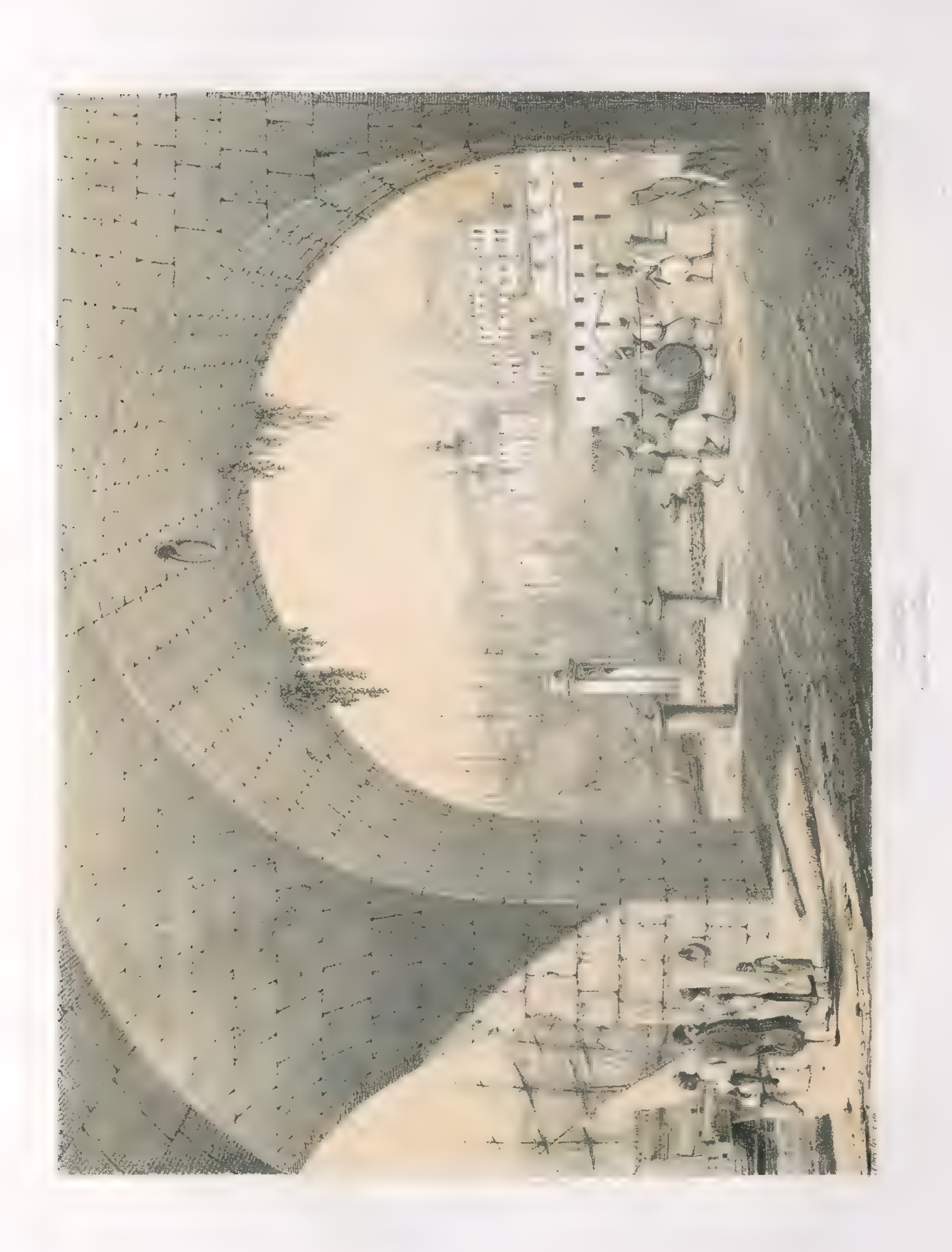








































à Alger

AVANT-PROPOS.

Depuis que la conquête mémorable de la régence d'Alger par les Français a rendu accessibles au voyageur ces contrées intéressantes et que les navires européens, il y a peu d'années, fuyaient avec terreur, lorsqu'un malencontreux coup de vent les en approchait; depuis que ce repaire de pirates, le fléau du commerce de la Méditerranée a été converti en colonie française, une foule de curieux s'est portée sur ces côtes riantes, tant pour y courir la fortune, que pour jouir du plaisir de voir avec quelque sécurité cette ville formidable, dont les portes auraient mérité l'inscription lugubre de celles de l'enfer du Dante:

« Lasciate ogni speranza voi che'ntrate. »

La facilité, avec laquelle on fait actuellement une promenade en Afrique, a inondé l'Europe de nombreuses descriptions et d'ouvrages topographiques sur ce pays presqu'uniquement connu jusqu'à présent par l'ancien ouvrage de Shaw et par les récits de quelques malheureux Européens rachetés ou échappés à l'esclavage. Mais malgré cette profusion d'écrits il n'a été publié jusqu'ici que fort peu de dessins. Les descriptions les plus parfaites, ni même le style fleuri d'un Lamartine, ne sauraient donner une juste idée de l'aspect d'un pays, qui ne peut être acquise que par la fidélité d'un pinceau scrupuleux. Le vif intérêt, qu'ont généralement éveillé en Europe les événemens des dernières années et la lecture des nombreux ouvrages qui ont paru sur l'Algérie, et principalement de celui du prince Puckler Muskow, permet à l'éditeur de ce recueil de vues africaines, d'espérer, qu'il n'aura pas entrepris un travail inutile, mais qu'il remplira plutôt une lacune sensible et ajoutera un intérêt aux ouvrages des auteurs qui ont écrit sur ce beau pays. L'auteur de ces esquisses appartient au nombre des voyageurs, que l'amour de la nature et de l'histoire naturelle et l'ardent désir, de réaliser le rêve constant de sa jeunesse, celui de voir une autre partie du monde, a porté sur les côtes d'Afrique.

Ce fut au printems de l'année 1837 qu'il partit de Berne. Depuis Lyon il descendit le Rhône et parcourut la plus belle partie de la Provence. Mais ces contrées étaient loin de satisfaire celui qui avait déjà respiré l'air embaumé de l'Italie. De Toulon il fit le trajet sur l'Achéron, bâteau à vapeur de la marine royale, aborda à l'île de Minorque et séjourna quelques heures dans la charmante ville de Mahon. Déjà ce doux climat, cette architecture, qui par son style se rapprochait du mauresque, lui donnèrent un

pressentiment de ce qu'il allait trouver en Afrique, dont le premier coup-d'œil surpassa de beaucoup l'idée qu'il s'en était formée. Ne s'attendant à voir que des côtes brulées par un soleil presque tropique et dénuées de végétation, il fut surpris et enchanté de l'aspect de ce pays riche et pittoresque et qui ressemblait bien plus à un jardin fleuri qu'aux déserts décriés de la Barbarie. Les côtes verdoyantes, la végétation vigoureuse, les formes étrangères des arbres et des plantes, le tableau unique que présente la ville d'Alger, les collines riantes parsemées de charmantes habitations mauresques et de riches bosquets d'orangers et de citroniers, les vaporeux contours de l'Atlas dont les cimes les plus élevées sont couvertes d'une neige éternelle, enfin le type original de la population, la diversité des races et des costumes, tout cela fut bien propre à entretenir l'enchantement de celui, qui venait de quitter la Suisse encombrée encore des neiges de l'hiver.

Je fis d'Alger des excursions dans toutes les directions et aussi loin, qu'un voyageur isolé et sans protection le pouvait sans trop éminemment risquer sa vie. Je parcourus en tout sens le littoral accidenté d'Alger, la fameuse plaine de Métidjah jusque près de Bélida, j'allais par mer à Bougia, ville presqu'entièrement dévastée par les Français, mais admirablement située au pied des rochers escarpés du Cap Carbon et entourée de la chaîne majestueuse de l'Atlas qui avance jusqu'aux bords du vaste golfe. Une course sur la cime du Gourayah m'a montré l'Atlas dans toute son imposante grandeur et m'a dédommagé en quelque sorte de l'impossibilité de le traverser alors jusqu'à Constantine, sans m'exposer au yatagan des Arabes. Il est vrai, que je n'ai exploité qu'une très petite partie de l'Algérie, mais ce que j'en ai vu, pouvait suffire au voyageur qui n'avait que quelques semaines à employer à la visiter.

J'ai rapporté de mes courses un nombre considérable d'esquisses, dont je ne destine qu'une trentaine des plus intéressantes, à composer ce recueil. Ce qui ajoûtera peut-être quelque chose au mérite et à l'intérêt de cet ouvrage, c'est que ces vues ont été esquissées sur les lieux avec une fidélité scrupuleuse et lithographiées par le voyageur lui-même sur ses dessins originaux, ce qui se rencontre assez rarement; et tout le monde sait, que les meilleurs artistes, qui exécutent ce qu'ils n'ont pas vu eux-mêmes, ne sauront imprimer aux objets le timbre de la vérité qu'on reconnaîtra et appréciera toujours dans un dessin original, quoique peut-être d'une exécution moins parfaite.

Berne le 20 Mars 1838. **ADOLPHE OTTH.**



EXPLICATION DES PLANCHES.

PL. I.

Alger et le faubourg Bab-Azoun.

Alger, la capitale de la régence de ce nom, est appelée en arabe *Al-Djezaïr*. L'origine de son nom est incertaine : les uns le dérivent d'un chef arabe, *Jussuf Zaïri*, qui doit en avoir été le fondateur en 944; les autres prétendent que *Djezaïr* signifie une île, et que la ville se nomme ainsi de la forteresse bâtie par le Corsaire *Djereddin Barberousse* sur une île située devant la ville. Les anciennes traditions placent sur ce même lieu la ville municipale romaine *Jomnium*. La ville d'Alger vue de la rade présente l'aspect le plus étrange et le plus imposant, et qui ne peut être comparé à celui d'aucune autre ville. Une masse compacte et éblouissante de maisons blanchies à la chaux et les toits en plateforme, descend en s'élargissant du sommet d'une colline couronnée par la *Casbah* jusqu'à la mer, où elle communique par un môle gigantesque avec une île en forme de croissant, qui porte des fortifications, des arsenaux et le phare. La ville est adossée au versant oriental d'une chaîne de collines qui entoure le beau golfe d'Alger, et qui s'abaisse insensiblement jusqu'à la pointe opposée, appelée cap *Matifou* ou *Ras-el-Temendfus*. Notre planche représente la partie inférieure et moins escarpée de la ville avec ses murs crénelés, les minarets de quelques mosquées et les forts qui défendent l'entrée du port. A droite, la ville se termine par l'île, qui forme le petit port, et de laquelle s'élèvent le *Fort rond* et le phare éclairé par des lampes tournantes. La vue est prise à l'extrémité du faubourg *Bab-Azoun* sur la grande route nouvellement établie, qui longe le golfe jusqu'au fort appelé *Maison carrée*. C'est la plus fréquentée des routes autour d'Alger et en même tems la promenade favorite des Algériens. Elle est peuplée du matin jusqu'au soir de nombreux Arabes qui amènent au marché d'Alger à dos d'âne ou de chameau les produits de l'*Atlas* et de la plaine de *Métidjah*. Les magnifiques palmiers, dont les panaches élevés ornent le faubourg Bab-Azoun, sont l'arbre favori des habitans, quoiqu'ils ne leur soient d'aucune utilité réelle, les dattes ne mûrissant jamais dans ces climats.

PL. II.

Alger vu de la route de Constantine.

L'ancienne route de *Constantine*, après avoir traversé la chaîne littorale de collines, aboutit à la grande route de *Mustapha*, à une petite lieue d'Alger. C'est d'une des jolies maisons de campagne maures, située sur cette route, que cette vue d'Alger est prise, et c'est d'ici surtout que l'aspect de la ville rappelle au Suisse l'image d'un glacier éblouissant, qui plonge du haut de la montagne dans les flots de la mer. A peine y distingue-t-on à cette distance la citadelle de la *Casbah*, les mosquées et le *fort Bab-Azoun*. La riche végétation du premier plan se compose d'orangers, d'oliviers sauvages, de grenadiers et d'énormes figuiers de Barbarie (cactus) entrelacés des tiges grimpantes du rosier, du liseron, de la clématite et de mille autres fleurs brillantes.

PL. III.

Marabout de Sidi Jacoub près des jardins du Dey d'Alger.

Marabouts, défiguration ridicule du nom arabe *Morabet*, signifie chez les Mahométans africains des hommes instruits et dont la plupart ont fait le pélérinage à la Mecque. Ils sont pour les musulmans à peu près ce qu'étaient pour les catholiques les ermites, c'est-à-dire une espèce de saints qui jouissent d'un crédit et d'une puissance illimités. Considérés comme des hommes inspirés de Dieu, ils sont comblés de dons, afin de détourner par leurs prières et par leurs talismans les malheurs et surtout les maladies, qu'ils prétendent guérir en faisant avaler aux croyans des phrases du coran écrites de leur main. Ils sont honorés après leur mort par la construction de jolis mausolées couverts d'une coupole et regardés comme des lieux saints. Dans ces tombeaux réside ordinairement un marabout, qui succède au défunt. On rencontre partout de ces charmantes chapelles, appelées aussi marabouts, et elles contribuent beaucoup à l'effet pittoresque du pays. Un des marabouts les plus vénérés est celui de Sidi Jacoùb, situé à vingt minutes d'Alger au pied du *Djebel Boudjariah* près des jardins du Dey. Il est perché sur un petit rocher et ombragé par un bouquet de beaux oliviers en forme de parasol. Malheureusement et au grand scandale des fidèles il est défiguré par une guinguette française. Tous les mercredis plusieurs centaines de musulmans et même beaucoup de juifs s'y rendent pour y faire leurs dévotions et consulter le saint.

PL. IV.

Le golfe d'Alger pris de Mustapha.

Le beau golfe d'Alger ressemble sous bien des rapports à celui de Naples, et les charmantes collines de *Mustapha* semées de maisons de campagne à celles de Pausilippe. La vue étendue dont on jouit du sommet d'une petite colline couronnée de magnifiques oliviers sauvages et voisine des anciens aqueducs de Mustapha supposés romains, est une des plus riantes que l'on puisse imaginer. La chaîne vaporeuse du *petit Atlas* se détache de la verdure vigoureuse des collines par sa brillante teinte d'outremer et se perd au loin derrière le cap *Matifou*, sur la pointe duquel on distingue à peine les vastes ruines de la ville romaine *Rustonia*. Les cimes élevées du *grand Atlas* (le *Mons ferratus* des Romains, le *Djurjurah* des Arabes), couvertes de neiges éternelles, se montrent à l'horison comme un léger nuage.

PL. V.

L'intérieur d'une mosquée à Alger.

Parmi les nombreuses mosquées d'Alger il y en a quelques-unes qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture mauresque et qui rappellent en quelque sorte les beaux monumens d'Alhambra en Espagne. La plus belle des mosquées a été démolie par le vandalisme inconcevable d'un gouverneur français, dans le seul but d'établir une grande place d'armes au centre de la ville. Une autre plus petite, mais non moins élégante, a été envahie pour servir au culte catholique; cependant on s'est contenté d'y placer un autel et d'employer comme bénitoire le beau bassin de marbre destiné aux ablutions prescrites par le grand prophète. Tout le reste de la mosquée a été laissé intact. C'est l'intérieur de cet édifice que la planche V représente, et on pardonnera au peintre d'avoir remplacé les Français, qui s'y montrent rarement, par un groupe de Maures et de Nègres écoutant une lecture du coran. Alger est sans doute le seul pays mahométan du monde, où les chrétiens osent impunément assister dans les mosquées au service des Musulmans; les indigènes s'y sont résignés peu à peu et n'exigent plus que la simple cérémonie d'ôter les souliers à la porte. J'aurais cependant risqué quelque scène de fanatisme en voulant dessiner l'intérieur d'une mosquée servant encore à sa destination primitive; c'est pourquoi je me suis contenté de ce temple aujourd'hui catholique. C'est un édifice carré surmonté d'une coupole octogone percée par de petites fenêtres à vitres peintes. Des colonnes magnifiques d'une seule pièce de marbre blanc entourent la nef en supportant de grâcieuses arches mauresques et de petites coupoles charmantes décorées de sculptures en stuc. Les parois inférieures sont revêtues de carreaux en fayence peinte, et la large bande octogone percée de niches en forme de coquille au-dessus des arches est ornée de sculptures en bois peint, de passages du coran en grandes lettres dorées et surmontée d'une galerie en bois peint. Une autre galerie éclairée par de grandes fenêtres peintes longe trois côtés de la mosquée au-dessus des chapitaux. Au fond de l'église vis-à-vis du bassin se trouve une grande niche en forme de portail entourée d'écritaux arabes, dans laquelle se place l'*iman* pendant les grandes cérémonies du culte mahométan. Dans plusieurs autres mosquées j'ai trouvé une chaire élégante en bois sculpté et une tribune semblable à celles des synagogues juives, qui toutes les deux manquent dans celle-ci, ou en ont été enlevées. Le parquet en marbre est couvert dans toutes les mosquées de tapis et de nattes de jonc, parce que le musulman n'y entre jamais autrement que nud-pieds.

PL. VI.

Bougia (Boudjelah) et l'Atlas près du Gourayah.

La province de Constantine, qui comprend toute l'étendue depuis le cap Matifou jusqu'à la frontière de la régence de Tunis, compte trois ports de mer principaux, Bougia, Stora et Bona. Ils communiquent tous par de mauvais sentiers avec la capitale du beilik, située dans l'intérieur. A l'époque de l'occupation du pays par les Romains, Stora, qui actuellement n'est plus qu'une petite ville arabe, était considéré comme le port le plus sûr et le plus propre à servir de communication entre la capitale et la côte. C'est sans doute ce qui engagea par la suite les Romains à construire de Stora à Constantine la belle chaussée, dont les traces existent encore aujourd'hui, vu que Bougia, l'ancien Saldæ, malgré son excellent et vaste port, était séparé de Constantine par des montagnes presqu'impraticables, et que Hippona, le Bona actuel, avec son port ouvert à tous les vents et éloigné au moins de 25 lieues de Constantine, ne pouvait être que d'une importance très-secondaire.

De toute la province de Constantine je n'ai vu que Bougia et ses environs pittoresques. Cette charmante ville, qui s'élève en amphithéâtre sur la pente orientale de deux collines, n'est aujourd'hui qu'un amas de ruines parsemées de quelques groupes de maisons restaurées ou nouvellement construites par des Français. Cet état de dévastation provient de la défense acharnée de la ville contre les Français, ces derniers ayant été obligés de prendre d'assaut une maison après l'autre comme autant de forteresses. Les nombreuses ruines romaines et sarrasines se distinguent difficilement aujourd'hui des plus récentes, parce que le même genre de maçonnerie en briques posées obliquement, et usité chez les Romains sous la dénomination d'*opus reticulare*, s'est conservé dans ce pays jusqu'à nos jours. L'architecture mesquine de Bougia ressemble fort peu à celle d'Alger, parceque les habitans antérieurs n'étaient pas de riches Maures et Turcs, mais pour la plupart des Arabes et des Juifs. La ville est dominée d'un côté par les hôpitaux militaires, de l'autre par le fort Moussa et la Casbah, les seuls édifices avec le fort *Abd-el-Kader* au bord de la mer, qui frappent l'œil par leur construction grandiose dans cet amas de barraques et de décombres. Toutefois l'ensemble de Bougia forme un tableau des plus riches et des plus pittoresques que l'on puisse imaginer. Adossée aux hauts rochers du Gourayah, dont la cime élevée de près de 3000 pieds est couronnée par le *fort Gourayah*, elle plonge dans les flots azurés du magnifique golfe, qui au nord est abrité par les rochers du *cap Carbon* et au sud par la chaîne élevée et découpée de l'Atlas. Bougia peut rivaliser pour sa situation incomparable avec les ports de mer les plus célèbres. Une végétation riche et vigoureuse d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de quelques beaux palmiers et surtout de magnifiques *Celtis* contribue à rendre ce tableau en même tems gracieux et sublime. La population actuelle de Bougia est presqu'entièrement européenne, et on serait tenté d'oublier qu'on se trouve en Afrique, si, à une demi-lieue de la ville, dans la petite plaine qui la sépare des hautes montagnes, on n'apercevait les nombreux douars des Kabayles, qui par leurs hostilités continuelles inquiètent également les établissemens français et le voyageur.

La sixième planche, dessinée sur la route du Gourayah, représente le revers de la ville avec sa citadelle appelée Casbah, le fort Moussa, les hôpitaux, à droite la petite plaine fertile, par laquelle débouche la rivière *Oued Beni-Messaou*, et au-delà du golfe les crètes majestueuses de l'Atlas portant sur quelques unes de ses cimes une neige éternelle. C'est dans ces montagnes, à 18 lieues de Bougia, qu'est situé Constantine.

PL. VII.

La mosquée neuve et la grande mosquée à Alger.

Dès mon arrivée à Alger, en débarquant au petit chantier de la Pescade, je fus enchanté de l'architecture gracieuse et originale de ces deux mosquées qui, situées au bord de la mer et surmontées du croissant mahométan, m'annonçaient l'empire du grand prophète. La *mosquée neuve* est un charmant édifice en style mauresque très-prononcé, couvert d'une grande coupole en maçonnerie et de plusieurs petites, et flanqué de jolis péristyles. On y arrive par la porte de *la Pescade*, dont la sombre voûte traverse les larges fondemens de la grande place d'Alger à laquelle elle vient aboutir. La *grande mosquée* est d'une architecture plus simple et ne consiste qu'en un vaste édifice carré qui renferme une cour plantée de quelques arbres et ornée d'un bassin destiné aux ablutions prescrites par le coran. Un fort à murs crénelés qui défend le port lui sert d'embasement. Les minarets ont la même forme que ceux de toutes les autres mosquées d'Alger; c'est une haute tour carrée, sur la terrasse de laquelle s'élance en forme de gibet un porte-drapeau auquel le muézin hisse la bannière blanche qui rassemble les fidèles à la prière : ce dernier occupe une élégante guérite qui couronne l'édifice. La tour et ce pavillon sont ornés d'une large bande en carreaux de fayence peinte. L'intérieur de ces deux mosquées est d'un style plus simple mais non moins élégant que celui de la mosquée figurée sur la cinquième planche. L'intérêt en est augmenté par l'affluence des Mahométans qu'on y voit accourir du matin au soir. L'édifice en forme de temple grec qu'on aperçoit à l'extrémité près du phare, est la nouvelle quarantaine construite par les Français.

PL. VIII.

L'aquéduc de Bab-el-Oued et la Casbah d'Alger.

La chaîne de collines qui forme le massif d'Alger est coupée par de nombreux vallons, qu'il faut visiter pour se faire une idée de la richesse de ce pays. Partout où les vents rudes de la mer ne pénètrent pas, une végétation vigoureuse et variée couvre ce sol fertile. C'est à l'entrée d'un de ces vallons, qui tourne la ville d'Alger au versant opposé, qu'est prise cette vue. On aperçoit sur la hauteur à gauche la Casbah (en arabe Cassobah), un

amas de constructions irrégulières, qui domine la haute pyramide de la ville. Ce monument intéressant, la résidence du dernier Dey Hussein-Pascha, n'offre malheureusement plus rien du luxe oriental qui y était prodigué, plusieurs édifices ayant été démolis par les Français, et le reste transformé en casernes. On assure que de magnifiques colonnades en marbre ont été ou détruites ou entièrement défigurées, et que le seul cabinet devenu si célèbre par le fatal coup d'éventail, a été laissé intact comme monument historique. Un peu plus à droite, au haut de la colline, on distingue un grand édifice carré : c'étaient les écuries du Dey. Au pied de cette même colline, un cimetière chrétien, couvert déjà de nombreux tombeaux en marbre blanc, occupe la place d'un cimetière mahométan détruit. Le grand aquéduc de Bab-el-Oued, que l'on dit être un monument romain, ne l'est peut-être pas plus que celui de Mustapha, quoique l'architecture de celui-ci rappelle mieux que celle de l'autre le style des Romains, et que ses arches, une seule des inférieures exceptée, ne sont point construites en ogive. Mais on sait, que tant les anciens Sarrasins que les riches Maures dans les derniers siècles déployèrent un luxe particulier et qui ne le cédait en rien à celui des Romains dans ce genre de constructions, qui devaient fournir d'eau vive leur ville, ce premier besoin dans un pays chaud. Les singuliers édifices sur le devant de cette planche, entourés de figuiers, d'énormes aloës (*agave americana*) et de cactus sont des fours à chaux, comme on en trouve plusieurs autour de cette ville dont toutes les maisons sont blanchies par ce moyen plusieurs fois par an.

PL. IX.

Le cap Pescade (Mers-el-Dhabanne).

En longeant la côte riante au nord d'Alger par une route absolument à l'abri des Arabes pillards, on jouit tranquillement des charmans sites agrestes qui se suivent tout le long de cette partie du golfe. Tantôt ce sont de magnifiques prairies, tantôt de jolies maisons de campagne entourées de jardins et de bosquets d'orangers, d'oliviers et d'amandiers, tantôt des promontoires boisés qui s'avancent du *Dschebel* (mont) *Boudjareah* dans la mer. Il est inconcevable que les colons européens qui, au risque d'être pillés tous les ans par les Bédouins, achètent et cultivent des terres au midi d'Alger et même dans la fameuse plaine de Métidjah, ne s'empressent pas de se fixer dans cette partie du territoire français, qui offre tous les avantages d'un sol fertile et d'une sécurité parfaite. Après deux petites heures de marche, on arrive à la *pointe Pescade,* appelée en arabe *Mers-el-Dhabanne* (port-aux-mouches). Le fort neuf de Pescade, occupé par une garnison française, a été placé sur un rocher nud et escarpé, qui à son extrémité est couronné par les vastes ruines de l'ancien fort construit, à ce qu'on dit, par le corsaire *Djereddin* surnommé *Barberousse,* et qui relève l'effet pittoresque de ce beau paysage. — L'aridité de ce roc brûlé contraste singulièrement avec la richesse de ses environs, et encore plus sa couleur sombre avec la fraîche verdure des prés et des beaux ombrages qui entourent les habitations maures. Les formes bizarres et fantastiques des énormes figuiers de Barbarie (*cactus ficus indica*) qui atteignent dans ces régions le développement et la hauteur d'un arbre, et dont les troncs égalent la grosseur d'un homme, impriment à ce tableau un caractère tellement original, que je n'ai pu résister au désir d'en fixer le souvenir dans cette esquisse. On est surpris de voir dans ce pays deux végétaux originaires de l'Amérique, le cactus et la grande aloës (*agave americana*) tellement naturalisés, qu'ils forment pour ainsi dire le type de la végétation des environs d'Alger, et on conçoit difficilement comment ces plantes ont pu se propager à ce point dans ces contrées, ainsi que dans quelques parties du midi de l'Europe.

PL. X.

Fontaine sur la route de Boudjareah.

C'est une belle croyance religieuse qui, dans tous les pays mahométans, engage les riches à construire des fontaines pour le bien public. Les environs d'Alger, brûlés en été par un soleil ardent, abondent de ces charmantes fontaines votives qui rafraîchissent le voyageur et le laboureur fatigué, par une eau toujours fraîche et limpide. Ce sont elles encore qui contribuent à donner au sol cette fertilité prodigieuse et qui prennent place parmi les institutions les plus bienfaisantes et les plus honorables des Musulmans. Le plus souvent ces fontaines sont d'une élégante architecture mauresque et ornées d'une table en marbre qui transmet le nom et le vœu du bienfaiteur. Comme à chaque heure du jour des groupes pittoresques d'habitans viennent s'y délasser, ces gracieux monumens offrent une double jouissance au dessinateur. C'est là que le Maure dans son riche costume oriental, brillant des couleurs et des broderies les plus éclatantes, vient fumer sa pipe avec une silencieuse et impassible incurie; la Mauresque entièrement enveloppée de voiles blancs et semblable à un phantôme; le Kabayle gracieusement drapé dans son bournous blanc, les jambes nues, la figure sauvage et bronzée et sa barbe crépue contrastant singulièrement avec le haik blanc qui entoure sa tête, attaché par une corde en poil de chameau; le spahi arabe, vêtu du bournous écarlate et qui muni d'un long fusil, porte sous la cuisse gauche sa longue épée de dragon; les Nègres de toutes les nuances en habits bariolés, et enfin les Juifs, dont les femmes dévoilées, moins avares de leur beauté que les mauresques, frappent l'étranger par le costume antique qu'elles ont conservé depuis les tems bibliques. Sous une gaze transparente, une étoffe foncée et attachée par une écharpe, marque chez les plus jeunes une taille bien prise et souvent élégante. Sur la tête elles portent le long bonnet en fil d'argent appelé *sarma* et duquel elles laissent flotter jusqu'à la terre leurs voiles richement drapés. — Souvent les jours de fête on voit des enfans juifs avec des bonnets garnis de sequins d'or. — La jolie fontaine que représente la dixième planche, est située à côté de la route qui conduit d'Alger à Boudjareah. Comme cette planche représente un sujet isolé d'architecture, j'ai cru pouvoir y réunir, sans altérer la vérité, une haie de magnifiques aloës située à peu de distance au bord de la mer, licence que je ne prendrai jamais sans en avertir mes lecteurs.

PL. XI.

Four à chaux du faubourg Bab-el-Oued à Alger.

L'usage des habitans d'Alger, de blanchir à la chaux leurs habitations au moins une fois par an, donne à la ville et aux maisons de campagne un air de netteté, que l'on ne retrouve pas dans tous les pays mahométans; or ce n'est point le goût de la propreté qui en est la cause, mais plutôt le besoin de protéger leurs habitations contre les rayons brûlans du soleil africain, que ces murs blanchis n'absorbent pas comme la plupart de nos constructions européennes, et par-là conservent, même au gros de l'été, aux appartemens une fraîcheur délicieuse et une température inférieure à celle de l'air.

La consommation de chaux est donc très-considérable à Alger et exige de grands établissemens afin d'y satisfaire. Tous ces grands fours à chaux sont réunis dans la partie du rivage nommée en langue franque *Fiumara* et située au bout du faubourg Bab-el-Oued. Le plus considérable de ces fours est celui, que notre planche représente. Par sa forme conique et par ses escaliers tournans il pourrait fournir des idées à certains vieux conteurs sur la construction supposée de la tour de Babel, de sainte mémoire. Cette ruine imposante offre, avec les palmiers qui l'ombragent au centre du riche paysage qui l'entoure, un des tableaux les plus originaux de ces contrées. A droite on aperçoit le *fort des Anglais* situé sur une pointe de rocher projetée dans la mer et ainsi appelé par suite de la capitulation qui s'y est faite en 1816 entre le Dey et Lord Exmouth après le bombardement d'Alger par les Anglais. A gauche au pied du Djebel-Boudjareah se déployent les vastes jardins du Dey, négligés depuis l'occupation française et dont les édifices ont été transformés en un hôpital militaire. Les jardins contiennent une superbe orangerie, des bosquets de bananiers, des treilles de vigne et de longues galeries et colonnades d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la mer.

PL. XII.

Le port d'Alger.

Le port d'Alger est le moins sûr de tous ceux de la régence et il est étonnant qu'il ait été choisi pour port principal. Presque toutes les tempêtes lui arrivent du nord et c'est de ce côté-là qu'il n'est abrité que par le môle, qui est trop bas pour empêcher les navires de naufrager jusques dans le bassin même. Aussi à l'approche d'un ouragan s'empressent-ils tous d'en sortir et de gagner la haute mer. Le bassin est formé par une île en forme de croissant, située à trois cent pas de la terre ferme, et par le magnifique môle qui joint l'une à l'autre. Bien qu'une cinquantaine de grands bâtimens de commerce suffisent pour le remplir, cependant il offre l'avantage d'une profondeur telle que les plus grands vaisseaux peuvent aborder immédiatement aux quais. L'île appelée *la Marine* est occupée par le *fort rond* qui porte le phare, puis par une file de fortes batteries du côté de la mer, et enfin par une rangée d'édifices appartenant à la marine et comprenant des arsenaux, des casernes, des magasins etc. Sur le môle qui communique à la ville s'élève un long édifice, dont les vastes magasins rengorgeaient autrefois des riches cargaisons des bâtimens capturés.

Les forts de la marine étant tous tournés du côté de la mer, Lord Exmouth s'assura le succès de son bombardement par une manœuvre hardie et bien calculée en avançant avec son vaisseau amiral jusqu'à l'entrée du port, d'où il put battre par enfilade la ville et tout le port sans être exposé au feu des formidables batteries. Le résultat de ce beau fait d'armes fut une prompte capitulation.

Ce port jadis si guerrier présente maintenant l'aspect paisible et animé d'un port de commerce, et il pourrait dans cette qualité être pour les Français une source d'autant de richesses qu'il l'était aux Turcs comme port corsaire, si l'inconcevable tiédeur du gouvernement français n'empêchait l'élan que le commerce entre la Barbarie et la France est prêt à prendre.

Le beau coup-d'œil du port d'Alger, comme notre planche le représente, est pris de la terrasse de l'hôtel du nord, établissement qui par son comfort européen fait oublier que l'on se trouve en Afrique. Les ruines que l'on voit sur le premier plan sont des maisons maures démolies afin d'élargir la *rue de la Marine* et auront probablement déjà fait place à des constructions européennes. Alors cette rue avec ses belles arcades et ses jolis magasins fera revivre chez les Parisiens qui la parcourront le souvenir de l'élégante rue Rivoli.

PL. XIII.

Un vallon du Djebel-Boudjareah.

Le Djebel-Boudjareah, situé au nord de la ville d'Alger, est le noyau de la chaîne littorale et c'est de ses pentes, que s'étendent en directions divergentes les nombreux vallons qui sillonnent toute la chaîne. Abrités des vents rudes de la mer et abondant d'eau vive, ces vallons sont tapissés d'une végétation qui surpasse en richesse tout ce que l'Europe pourrait offrir dans ce genre. La nature paraît avoir voulu déployer tout son luxe sur ces rians coteaux en leur prodiguant une telle multitude et une telle diversité d'arbres, de fleurs et de verdure, que le voyageur qui s'égare dans ce jardin naturel en est tout émerveillé. Les pentes assez escarpées des montagnes sont revêtues d'un épais tapis d'arbrisseaux fleuris, de genêts, de cistes, de lauriers-tin, de grenadiers, de lavande de myrtes, de cactus et d'aloës. De beaux arbres touffus ombragent ces taillis. Ce sont des caroubiers, des lentisques, des pins d'Italie, des oliviers sauvages et autour des habitations divers arbres fruitiers, surtout des orangers et des citronniers. Ces arbres eux-mêmes sont enveloppés jusqu'à leur cime d'un épais tissu de plantes grimpantes, la plupart à belles fleurs (des rosiers, des Clématites, des Aristoloches, des liserons, du lierre à grandes feuilles, des Bryones, des Smilax, des vignes et beaucoup d'autres), de sorte que dans ces majestueuses pyramides

de fleurs et de verdures diverses on a de la peine à reconnaître le feuillage de l'arbre qui supporte cette énorme masse végétale. Si quelque chose peut donner une idée des forêts vierges des pays tropiquaux avec leurs labyrinthes de lianes, ce doit être cette puissante végétation des environs d'Alger. Les nombreuses habitations maures qui partout brillent du blanc le plus éclatant au milieu de cette belle verdure, et dont plusieurs perchées sur les hauteurs ressemblent plutôt à des châteaux qu'à de simples maisons de campagne sont d'un effet charmant, et les jolis sentiers ombragés qui traversent ces riches vallons transportent l'imagination exaltée du voyageur dans un jardin enchanté.

PL. XIV.

Le Cap Gourayah près de Bougia.

Les environs de Bougia ne présentent point comme ceux d'Alger l'aspect riche et varié d'une culture soignée et de terrains abandonnés à une luxurieuse végétation naturelle. Les Français, lorsqu'un jour ils pourront jouir tranquillement de leur possession de Bougia ne trouveront que dans la plaine située au midi de la ville un terrain propre à la culture, puisque au nord et à l'est elle est entourée d'une chaîne haute et sauvage de rochers appelée Gourayah ainsi que le fort qui couronne sa cime la plus élevée. Cette chaîne est une des ramifications de l'Atlas qui avec ses rochers escarpés et pittoresques avance dans la mer au nord de la ville en formant le *Cap Gourayah* ou *Cap Carbon.* Le contraste des collines riantes de Bougia avec cette nature sévère et grandiose est d'autant plus frappant qu'aucune trace de l'activité de l'homme n'a altéré encore son type primitif. Aucun sentier ne traverse cette retraite sauvage, aucune habitation humaine n'en trouble la solitude. Les seuls êtres vivans qui règnent dans ces lieux déserts sont les singes et les vautours aux cris desquels se mèlent les doux accens du rossignol et de la mouette. Qu'on juge des transports du voyageur naturaliste qui pour la première fois aperçoit ces joyeuses et bruyantes bandes de singes sautant et grimpant le long des rochers de l'accès le plus difficile, et combien il doit trouver de différence entre ces hardis habitans des déserts et leurs grotesques ébats et ceux qu'il est habitué de rencontrer dans les ménageries.

La présence des singes sur ces rochers, comme sur ceux de Ceuta et de Gibraltar est un phénomène difficile à expliquer, puisque ces animaux ne se trouvent sur aucune autre partie des côtes de la méditerranée et de l'Atlas. Les officiers français trouvent tant de goût à la chasse périlleuse des singes, et les soldats dans leurs ennuyeuses garnisons, reculées des plaisirs de la société, sont tellement empressés de s'entourer de ces animaux dociles et amusans, que peut-être dans peu d'années celui qui voudra jouir du plaisir de voir des singes sauvages sera réduit à les chercher dans les déserts d'Abyssinie ou au Sénégal.

PL. XV.

Une rue à Alger.

En parlant du beau coup-d'œil de la ville d'Alger nous entendons par-là l'effet de son ensemble et sa situation unique, et non l'intérieur des rues. Il est vrai, que les Français ont embelli une partie de la ville, c'est-à-dire qu'ils ont élargi et garni de magasins à la Parisienne une rue qui traverse tout le bas de la ville de la porte Bab-Azoun à la porte Bab-el-Oued et une seconde plus belle encore et ornée d'arcades, qui conduit de la place-d'armes à la marine. Mais tout le reste de la ville a conservé son type originaire et son architecture mauresque. Les rues sont tellement étroites que souvent un chameau, ou un mulet chargé suffisent pour y arrêter la circulation et le plus grand embarras attend le promeneur, qui a le malheur de rencontrer dans un de ces passages un des nombreux convois d'ânes qui les fréquentent, et il est entraîné malgré lui jusqu'à la première issue d'une rue voisine. Ces rues n'ont d'attrayant, que la cohue bigarée d'Arabes, de Maures et de Nègres et la foule de chameaux, d'ânes et de toute espèce de bétail qui les peuplent. Les maisons élevées se rapprochent en haut, vu que chaque étage dépasse l'inférieur de quelques pieds. Ces avancemens sont soutenus par des bardeaux et l'écroulement des maisons empéché au moyen de poutres qui traversent de l'une à l'autre. La raison de ce singulier style de construction est d'empêcher les brûlans rayons du soleil de darder sur les passans; aussi l'on se promène dans ces rues à la fraîcheur de l'ombre, même en plein midi. L'architecture extérieure des maisons est simple et sans le moindre ornement; même les fenêtres y manquent au dehors et l'on n'y aperçoit que de petites ouvertures afin de laisser entrer l'air dans les appartemens, ces derniers recevant le jour seulement par les fenêtres dirigées vers l'intérieur de la cour. Cette architecture s'explique aisément par l'excessive jalousie des Musulmans. L'on se tromperait cependant fortement en voulant juger de l'intérieur des maisons sur leur extérieur modeste et simple. Une autre planche prouvera que les habitans d'Alger savent très-bien apprécier le luxe de l'architecture, mais qu'ils ne veulent pas le prodiguer pour une façade donnant sur une ruelle étroite et sombre et que sous le règne avide des Turcs ils préférèrent ne pas éveiller le soupçon de leur opulence par une ostentation malentendue, dont la suite inévitable aurait été un procès court mais fatal et la confiscation des biens du riche trahi par son imprudence. Les rues d'Alger pour la plupart escarpées sont mal ou point du tout pavées, et assez propres pendant le beau tems; elles sont autant de torrens de boue pendant les pluies. Le jour elles sont animées par la circulation bruyante d'une nombreuse population et surtout par le petit commerce qui s'y fait dans les innombrables boutiques des Maures et des Juifs; la nuit elles sont encombrées d'Arabes qui couchent devant les portes des maisons et il y règne une telle obscurité que sans lumière il est presqu'impossible de les parcourir. Cependant elles sont parfaitement sûres et si toutefois, ce qui arrive rarement, des vols ou des assassinats ont lieu, ils ne proviennent pas des indigènes mais du rebut des chrétiens, que les galères et les maisons de force d'Europe ont vomi sur ce pays depuis la conquête par les Français. Mais il faut aussi rendre justice au gouvernement français et à ses efforts pour le maintien de la police et de la sûreté publique.

PL. XVI.

Le Café des platanes sur la route de Constantine.

La passion que tous les peuples mohométans ont pour le café se retrouve aussi à Alger et dans ses environs, qui fourmillent de cafés plus ou moins élégans. Le plus souvent ces derniers sont établis à côté d'une fontaine, et c'est là qu'après avoir abreuvé leurs chevaux et leurs chameaux les Maures et les Arabes s'abandonnent à leurs muets plaisirs, ceux de la pipe et de leur boisson favorite. Même l'Européen ne passe guères auprès d'un de ces cafés, sans y entrer pour se restaurer par quelques tasses de cette liqueur, que les Musulmans préparent d'une manière particulière et de beaucoup préférable à celle que nous employons en Europe.

Le joli café réuni à une fontaine mauresque, que cette planche représente, est situé à deux lieues d'Alger sur la route de Constantine. Il est ombragé par un groupe de magnifiques platanes qui lui ont donné leur nom. Les Français ont établi dans cet endroit un poste militaire qui a la tâche de désarmer tous les Arabes qui venant de la plaine de Métidjah se dirigent vers la capitale. En même tems il doit protéger contre les dévastations des Arabes un établissement intéressant, qui s'étend de ce café jusqu'au bord de la mer. C'est le jardin des essais que le gouvernement français entretient, afin de faire des expériences sur la fertilité du sol et de servir de modèle aux colons qui voudront entreprendre la culture de produits exotiques. Les résultats des expériences du jardin des essais ont surpassé toute attente et ont prouvé, que la colonisation de ce beau pays pourrait devenir une source inépuisable de richesses pour la France, puisque même des produits tropicaux y prospèrent d'une manière aussi surprenante. L'on se croit transporté aux Indes, lorsqu'on apperçoit dans cet enclos des champs de canne à sucre, de coton, d'indigo et la culture de la cochenille, et qu'on voit atteindre la forme d'un arbre le Ricin qui dans nos jardins n'est qu'une plante annuelle et herbacée.

PL. XVII.

Le Fort Abdel-Kader et l'antique porte marine à Bougia.

A la lecture de ce nom fameux d'Abdel-Kader l'on pourrait croire que ce fort fut autrefois la résidence du vaillant Emir Abdel-Kader, qui, en se soumettant et réunissant autour de lui toutes les tribus arabes de la régence, menace de devenir l'ennemi le plus formidable des projets de colonisation française. Mais malheureusement ce rapport entre le nouveau sultan et le château de la planche, qui aurait sans doute relevé l'intérêt de cette dernière, n'existe pas, le nom d'Abdel-Kader étant très-usité dans ce pays.

Cet édifice est un des trois châteaux forts qui défendent le port et la ville de Bougia. Perché sur un rocher projeté dant la mer au nord de la ville, sa position est très-bien choisie pour dominer la rade. Comme tous le reste de la ville, il est presqu'entièrement en ruine et n'offre pour le moment qu'un abri chétif à un petit poste militaire; cependant cette ruine pittoresque par sa construction simple et grandiose et par la riche verdure qui décore ses murs, compose un ensemble merveilleux avec le beau bassin, des flots duquel il s'élève, et avec les cimes imposantes de l'Atlas qui brillantes du plus bel azur viennent baigner leur pied dans ce golfe incomparable. Une autre ruine d'une architecture plus ancienne orne le devant de notre tableau; c'est un portail en ogive d'une élévation telle qu'un petit navire, comme ils étaient usités dans les siècles reculés, pouvait y passer avec ses mats et que l'on serait tenté de supposer, que ce fut jadis l'entrée du port de l'ancienne ville romaine de Saldæ, mis à sec par l'abaissement de la mer, et comblé dans la succession des tems comme tant d'autres ports de la Méditerranée. Sa maçonnerie, en partie réticulaire, justifierait peut-être cette supposition sur son ancienneté, si l'on ne retrouvait aussi ce genre de construction dans des édifices plus modernes de Bougia et si la forme gothique de l'arche n'éveillait le soupçon que ce ne soit plutôt des Vandales, que ce monument tire son origine. Le dessinateur, qui ne se pique pas d'être une autorité en fait d'archéologie, n'a pas poussé plus loin ses recherches et s'est contenté de l'effet pittoresque de cette belle ruine romaine ou vandale. Il regrette seulement de ne pouvoir rendre le colorit brillant de ces murs vénérables et du tapis de fleurs qui les revêtit. Le costume des soldats qu'il a placé dans son dessin, est celui des Zouaves ou des bataillons arabes formés par les Français et qui, par leur éclatante bravoure, ont déjà rendu des services éminens dans presque tous les combats arrivés depuis leur formation.

PL. XVIII.

Maison de campagne maure à Mustapha, près d'Alger.

Nous avons parlé plus d'une fois des jolies habitations maures, qui embellissent et animent les rians environs d'Alger. La planche XVIII en représente une des plus riches, située à une demi-lieue de la ville au milieu des jardins enchanteurs de Mustapha. C'est ainsi que se nomme l'ensemble du versant oriental des collines qui tournent autour du golfe. L'architecture de ces maisons de campagne diffère de beaucoup de celle des constructions de la ville. Tout le luxe ne s'y concentre pas dans l'intérieur, comme nous l'avons dit de ces dernières. Les mêmes raisons qui défendent en ville les fenêtres tournées au dehors n'existent pas à la campagne. C'est pourquoi les maisons n'y présentent point ce triste aspect. Mais les façades variées, les colonnades et les galeries, et surtout les nombreuses petites coupoles donnent à ces manoirs un air riche et gracieux, qui efface promptement la triste impression que les rues d'Alger avaient produit. Toutes ces campagnes sont entourées de beaux jardins ombragés du feuillage luisant des orangers et des citroniers, dont s'élancent comme autant de minarets des cyprès gigantesques.

Ce palais d'un type vraiment oriental, que notre planche représente, était avant l'invasion des Français l'habitation d'un riche Turc. Il est situé à côté de la nouvelle route de Belida. La forteresse dont on apperçoit

une partie sur la hauteur est le *fort de l'empereur* (*Sultan Calassi*), dont il sera fait mention plus tard à l'occasion d'une autre planche.

Il ne sera pas superflu d'avertir, que la petitesse des ânes qui passent sur la route, n'est point une exagération; mais que ces animaux atteignent dans ce pays à-peine la moitié de la grandeur de ceux qu'on élève en Europe.

PL. XIX.

Le camp de Boufarik dans la plaine de Métidjah.

Après avoir traversé la large chaîne des collines d'Alger, l'on descend dans cette fameuse plaine de *Métidjah*, le théâtre de tant de combats sanglants livrés par les Français contre les infatigables tribus arabes. Cette plaine fertile, large de 2 à 4 lieues, s'étend à l'Ouest jusqu'au golfe de *Sidi Ferruch*, et à l'Est jusqu'au *cap Matifou*. Elle est le point de mire des colons par la riche et inépuisable productivité de son sol. Mais malgré tous les efforts des Français ce terrain si voisin d'Alger n'a pas encore pu être rendu assez sûr pour que les colons pussent jouir avec quelque sécurité des fruits de leurs travaux. Trois grandes tribus arabes occupent la Métidjah, dont les territoires sont naturellement limités par deux rivières qui descendent de l'Atlas et traversent la plaine. La tribu de *Beni Khalil* en occupe la partie moyenne: elle est séparée à l'Ouest de la tribu *Beni Moussa* par le Haratsch, et à l'Est de la tribu des *Hatjoutes* par le Massafran. Les deux premières de ces trois tribus vivent maintenant en assez bonne intelligence avec les Français, ce qui cependant n'empêche pas de fréquentes trahisons et des pillages. Mais la tribu des Hatjoutes paraît avoir juré à ses nouveaux maîtres une haîne éternelle, qui probablement ne s'éteindra qu'avec la vie du dernier guerrier de ce peuple féroce et indomptable. Les fréquentes invasions des Hatjoutes dans les territoires cultivés par les colons, et la fidèle assistance que les Kabayles de l'Atlas prêtent à leurs entreprises ont forcé le gouvernement français d'établir un camp permanent à Boufarik, situé au centre de la plaine et d'y entretenir constamment un corps d'armée assez considérable pour tenir en respect les voisins turbulens et pour protéger les colons qui se sont fixés dans cette partie de la Métidjah. La garnison de Boufarik est composée en grande partie de *Spahis*, c'est-à-dire de cavalerie du pays, commandée presque entièrement par des officiers français. Une bonne route de douze lieues à été construite d'Alger à Boufarik, et déjà l'on a commencé à assainir ce beau district en desèchant les marais par le rétablissement des anciens canaux. La vue étendue que cette verte plaine offre à Boufarik n'a rien de frappant, cependant sa monotonie est interrompue par la belle chaîne voisine de l'Atlas, dont les pentes boisées et accidentées attireraient bien plus le peintre, s'il lui était permis de les parcourir. A une distance d'une lieue et demie on apperçoit la ville de *Belida* à l'entrée d'une vallée qui conduit au *col de Ténia* et de là à *Médeïah*, capitale de la province de *Titteri*. Ce qui surtout charme l'œuil de l'Européen à Boufarik, c'est le brillant costume de couleur écarlate de ces Spahis volants par la plaine sur leurs beaux chevaux arabes. C'est de Bélida et des magnifiques vergers, dont la Métidja et parsemée, que les meilleures oranges sont apportées au marché d'Alger, et lorsqu'une fois une paix bien affermie couronnera les efforts des conquérans, cette partie du pays pourra fournir à elle seule les vivres à la grande capitale des colonies africaines.

PL. XX.

La porte Bab-Azoun à Alger.

La porte appelée Bab-Azoun et située à l'extrémité méridionale de la ville, est une des parties les plus animées d'Alger. Elle est la promenade favorite des Algériens et le rendez-vous le plus fréquenté des Arabes. Dès l'aube jusqu'à la nuit on y rencontre une cohue singulièrement variée et bigarrée, composée pour la majeure partie d'Arabes. Chaque matin de tous côtés, et surtout de la plaine, des milliers de ces derniers accourent vers le marché de la ville pour y vendre leurs produits, pour s'y divertir ou poussés seulement par la curiosité. Ici on les voit pittoresquement groupés sous leurs tentes cuire le *cuscussu*; là ils se rassemblent autour d'un troubadour qui chante les exploits de quelque chef arabe sur un refrain monotone et accompagné de la flûte et du tambourin; plus loin ils jouent aux échecs, aux dames ou avec des cartes particulières à cette peuplade. Celui qui désirera connaître les habitudes domestiques de cette tribu moitié sauvage, sans s'aventurer dans ses *douars* au péril de sa vie, parviendra facilement à s'en former une idée dans ce nombreux concours de la porte Bab-Azoun. — La partie de la ville qui forme le fond de ce tableau mouvant si varié n'est pas moins originale. Depuis cette porte d'une construction si singulière et surmontée du croissant les blanches maisons étagées sur les murs de la triple enceinte s'élèvent en amphithéâtre. Les deux murs intérieurs sont munis de crénelures bizarres et de meurtrières. La porte elle-même, à laquelle aboutit un pont de pierre, avec des arches jettées sur le large fossé qui en défend l'abord, est ombragée par un majestueux platane qui étend au large ses branches touffues sur les murs, dont elle est flanquée. Depuis peu seulement on a enlevé de cette porte un monument odieux de la barbarie des anciens maîtres de cette trop fameuse cité; ces crochets de fer, fichés dans le mur et sur lesquels l'esclave chrétien condamné à mort fut précipité du haut de la muraille. Etreint de ces griffes il y subissait un long et cruel martyre, à moins que quelque Musulman charitable ne le terminât en lui lâchant en passant le coup de grâce. Les voitures placées sur la gauche de cette planche sont des fiacres tenus par des Français et qui donnent déjà à ces nouvelles routes militaires, dirigées sur les diverses colonies et les camps de la province conquise un aspect presque européen, outre que sous ce soleil brûlant elle sont un véritable bienfait pour le voyageur.

PL. XXI.

Palmiers à éventail et huttes arabes à Doueira.

Le camp français de Doueira, situé sur la route de Boufarik à huit lieues d'Alger, est un grand village formé par de vastes casernes et par des baraques qui servent de restaurans, de cafés et de guinguettes. Sa nombreuse garnison défend les défilés qui descendent vers la Métidjah, et fournit les escortes journalières qui rendent sûres et praticables les routes militaires. Tous les jours à des heures régulières des escortes d'une trentaine d'hommes partent de Doueira pour Alger et pour Boufarik, et de fréquens convois de colons armés de pied en cap s'y joignent avec leurs chariots, soit pour faire les foins dans la plaine, soit pour récolter les bleds. La plupart des voyageurs et même les diligences profitent de ces caravanes armées pour se soustraire au pillage des Hadjoutes qui infestent ces contrées. Le village de Doueira et ses environs montagneux ne présentent rien de pittoresque au dessinateur, il se contente donc d'offrir comme représentant de cette colonie militaire un bouquet de palmiers à éventail, qui par leur forme phantastique et contournée composent avec les huttes des Arabes nomades un tableau d'un caractère purement africain. Ce bel arbre qui couvre toutes les collines environnantes comme très-petit arbrisseau en forme de touffes de joncs, atteint par fois à une telle hauteur que l'on a de la peine à reconnaître le même végétal nommé vulgairement palmier-nain. Les crêtes élevées qu'on aperçoit dans le lointain appartiennent à la chaîne de l'Atlas qui borde la plaine du côté de Belida.

PL. XXII.

La Casbah de Bougia.

Comme nous avons déjà dit à l'occasion d'autres planches représentant les environs de Bougia, c'est moins l'art de l'homme qui y charme l'œil que le riant ensemble de cette nature si riche et en même tems si imposante, et qui efface la sombre impression que font les ruines désolées dont on est entouré de toute part. Combien l'habitant du nord est enchanté de ces orangers couverts à la fois de fleurs qui embaument l'air de leur parfum énivrant et de fruits dorés qui brillent au loin dans les rayons éblouissans du soleil africain! Un autre arbre magnifique, le micocoulier (Celtis australis), que nous sommes habitués à voir garnir les rochers du midi de la Suisse, comme chétif arbrisseau, ombrage ici partout les ruines de la cité arabe. Les vastes édifices que l'on voit s'élever au milieu de notre planche sont la *Casbah* ou la citadelle de Bougia, autrefois la résidence d'un Aga et de ses Janissaires, maintenant tombant en ruine et couverte de verdure. Elle est habitée par le commandant en chef de cette ville et contient les bureaux civils et militaires. Comme toutes les constructions de Bougia, la Casbah ne montre aucun luxe d'architecture et n'en impose que par sa masse. Le dernier plan du tableau qui embellit tous les points-de-vue de cette contrée, est l'admirable golfe de Bougia et sa majestueuse ceinture formée par les cîmes du vieux Atlas, qui sépare ce jardin fleuri du vaste désert de la Sahara.

PL. XXIII.

Le port d'Alger pris de la marine.

Tous les ports de mer ont un charme particulier pour celui qui habite loin des côtes de la mer, mais le port d'Alger doit surprendre même ceux qui ont vu toutes les villes maritimes de l'Europe. Nous en avons déjà donné une vue prise d'une terrasse de la ville, mais c'est en se promenant sur le magnifique môle ou sur le quai de la marine que l'on voit se déployer un tableau unique dans son genre. L'épaisse forêt de mats et les navires de toutes formes et de toute grandeur, autour desquels se meut constamment une foule de petites chaloupes servies par des Nègres, des Maures et des Arabes, forment l'avant-plan animé qui contraste singulièrement avec la masse éblouissante de cette ville originale, comparée si souvent à une vaste carrière de marbre. Des deux côtés s'étendent au loin les vertes collines parsemées de jardins et de maisons maures. Le chant des matelots européens et les voix rauques des marins indigènes et des porte-faix assourdissent l'oreille dès l'aube jusqu'à la nuit. Mais dans toute cette activité bruyante on reconnaît le seul mouvement paisible d'un commerce animé. Quel spectacle bien différent devait offrir ce port lorsque la guerre, le pillage et l'esclavage furent les motifs du vacarme! Notre vue est prise du point où le môle aboutit à l'île appelée la marine, en face duquel s'élève la ville couronnée par les vastes constructions de la Casbah, qui a échangé son ancien et menaçant pavillon rouge contre le drapeau tricolore qui flotte sur ses crénelures aëriennes. Au bas de la ville on distingue à côté des deux minarets des mosquées une rangée de maisons européennes, qui n'ont de commun avec l'architecture du reste de la ville que les terrasses plates qui remplacent les toits. C'est une partie de la belle rue de la marine que les Français construisent depuis la grande place jusqu'au port; mais l'œil du peintre est choqué par ce luxe d'architecture chrétienne au milieu de ce tableau oriental, et il est probable qu'à ce jour les maisons maures à moitié démolies, qu'on aperçoit devant la rangée de constructions modernes, auront été remplacés par des édifices du même genre, et que de ce côté l'aspect de la ville aura perdu entièrement son type mahométan. La cloche placée sur le devant de la planche sert au rappel des galériens qui travaillent au port.

PL. XXIV.

Le Pont du Haratch et la Maison carrée (Bordi-el-Kantara).

A trois lieues à l'Est d'Alger la rivière nommée *Haratch* débouche dans la mer après avoir traversé une partie de l'Atlas et toute la largeur de la plaine de Métidjah. Au point où cette rivière traverse la chaîne littorale des collines un fort mauresque assez considérable couronne la hauteur, c'est la *maison carrée*, dont le nom arabe

Bordi-el-Kantara signifie *fort du pont*. Un bataillon français occupe constamment cet édifice pour surveiller la route très-fréquentée par les Arabes, qui de l'Atlas ou de la plaine viennent visiter les marchés d'Alger. La maison carrée forme un vaste carré percé extérieurement de meurtrières et surmonté d'une plate-forme. La cour spacieuse qu'elle renferme est entourée d'une galerie ouverte, qui communique avec les salles des soldats. Un beau pont de dix arches en ogive, construit en pierre-de-taille, et qui fait honneur aux architectes maures, réunit les deux rives du Haratch. L'inscription d'une table en marbre érigée au milieu du pont paraît être destinée à donner des renseignemens sur l'auteur et l'époque de la construction de ce monument. La végétation des bords du Haratch diffère beaucoup de celle des environs d'Alger. Aucun arbre n'offre ni abri, ni ombrage au voyageur. D'épaisses broussailles de lentisques et de genets couvrent les collines et les rives, mais ce qui donne du charme à ces dernières, ce sont les beaux lauriers-rose, dont les fleurs pourprées bordent toutes les rivières de ce pays, et le mélange d'énormes roseaux avec une infinité de fleurs brillantes appartenant pour la plupart aux familles des liliacées et des iridées. Nous ajouterons encore que les environs de la maison carrée ont été le théâtre d'innombrables combats depuis la conquête du pays jusqu'à ce jour.

PL. XXV.

Intérieur d'une maison maure à Alger.

Celui qui n'a vu que le triste extérieur des habitations maures en traversant les rues sales et étroites d'Alger, pourrait être tenté de se croire entouré de prisons ou des terribles bagnes qui renfermaient jadis les malheureux chrétiens tombés entre les mains des corsaires barbares. Aucune fenêtre ni aucun balcon, comme on est habitué à les trouver dans les pays méridionaux, ne distingue ici la demeure du pauvre de celle du riche. Mais en franchissant le seuil de ces sombres portes le voyageur étranger est d'autant plus émerveillé en apercevant la riche et gracieuse architecture qui l'entoure, la propreté de ces blanches arches mauresques et les gaies couleurs des plaques de fayence peinte qui tapissent les murs. Dans les rues le soleil n'arrive que rarement jusqu'au promeneur qui les parcourt; mais dans ces charmantes cours ouvertes et entourées de colonnades, le ciel serein d'Afrique répand cette lueur brillante qui éblouit l'œil au-dehors de la ville, et que le peintre cherche en vain sous le ciel froid et terne du nord. A l'exception des constructions françaises chaque maison forme un carré d'un à trois étages, qui renferme une cour ornée le plus souvent d'une fontaine en marbre, ou d'un jet d'eau qui sert principalement aux ablutions religieuses et qui rafraichit l'air tout en charmant l'oreille par son doux murmure. La cour est entourée par autant de galeries ouvertes que la maison a d'étages, ordinairement de deux, placées l'une au-dessus de l'autre. Ces galeries sont formées par des colonnes torses en marbre blanc dans la maison du riche, et de pierre ordinaire blanchie dans celle du pauvre, et qui supportent avec leurs chapitaux plus ou moins richement ornés des arches en ogive resserrées à leur base, de la même forme gracieuse que l'on admire dans les beaux monumens mauresques qui jusqu'à nos jours se sont conservés en Espagne. Les parois intérieures et en partie les murs extérieurs sont incrustés d'une sorte de mosaïque en fayence, dont les dessins en couleurs vives et variées sont d'un goût parfait. La balustrade légère des galeries supérieures est en bois peint et le plus souvent ornée de pots à fleurs. C'est sur ces galeries que donnent les appartemens, qui consistent en de très-petites chambres sans autres meubles que des tapis, des divans et quelque peu d'ustensiles, parmi lesquels on remarque toujours le houca ou la pipe en forme d'un vase étroit, qui, surmonté d'un petit bassin pour le tabac, est muni d'un long tuyau flexible. Comme les Européens peuvent actuellement se procurer assez facilement l'entrée dans les maisons maures, ils sont quelquefois assez heureux d'entrevoir des femmes mauresques, qui, lorsque leurs maris jaloux ne sont pas présens, ont trop de vanité et de coquetterie pour ne pas se montrer pour un moment dans leur léger costume d'intérieur, aux yeux curieux des chrétiens, mais qui se retirent promptement dans leur harem à l'approche du despote de la maison. Le costume ordinaire des mauresques dans leur intérieur diffère beaucoup de celui qu'elles portent dans les rues. En sortant elles sont enveloppées de la tête jusqu'aux pieds d'épais vêtemens et de voiles qui ne laissent apercevoir que leurs yeux ardens, dont le feu est relevé encore par la large ligne peinte en noir entre les sourcils. Dans leurs maisons elles ne portent que de larges pantalons en soie qui descendent jusqu'aux genoux, une tunique d'une étoffe très-légère et une espèce de corsage en drap brodé en or, qui ne couvre qu'une petite partie du dos. La tunique qui laisse à nud la gorge et les bras, souvent tatoués en bleu, est attachée autour du corps par un mouchoir en couleur et autour des hanches par un shawl ou une pièce d'étoffe de soie en couleur, nouée par-devant et descendant jusque sur les jarrets. Un mouchoir qui pend sur la nuque, couvre la tête sans cacher entièrement de longs cheveux noirs rassemblés en queue et entortillés d'un ruban rouge. Une petite fleur peinte sur le front, de grosses boucles d'oreilles en or, souvent un œuillet à calice doré placé dans les cheveux, des bracelets en or ou en argent autour de l'avant-bras et de la cheville du pied, le bout des doigts peint en orange avec la henna et des pantoufles brodées en or achèvent la toilette originale, mais assez gracieuse, du peu de femmes maures que le hasard m'a laissé apercevoir et dessiner à la hâte. Ce qui peut-être en Europe ne plairait guères et ce qui cependant sied fort bien à ces Africaines, c'est la minauderie avec laquelle elles fument la pipe ou le houca.

PL. XXVI.

Porte Bab-el-Oued à Alger.

En sortant par la porte septentrionale d'Alger appelée, *Bab-el-Oued*, l'on entre dans le faubourg du même nom, mais qui a presqu'entièrement disparu lors de l'élargissement de la route. La porte Bab-el-Oued en elle-même n'a rien de remarquable, mais le coup-d'œuil que présentent la ville et la campagne, lorsqu'on l'a franchie, est des plus pittoresques. Une partie de la ville, séparée de la campagne par un fossé verdoyant, s'élève semblable à un rocher éblouissant. Elle est défendue de ce côté par deux murs d'enceinte, dont l'intérieur est interrompu de distance en distance par des tours carrées et crénelées. Cinq petits monumens d'architecture situés près de la porte attirent d'abord l'attention et transmettent à la postérité un fait caractéristique de l'histoire sanglante d'Alger. Ce sont les tombeaux de cinq Deys élus et massacrés le même jour. Notre planche montre deux de ces monumens surmontés de coupoles, et un troisième de la forme d'une petite tour entourée de trois arcades. Une fontaine mauresque, ombragée par un dattier et animée continuellement par des groupes d'indigènes, doit son existence, à ce que l'on dit, à un vœu du sixième Dey, qui a survécu à cette journée meurtrière. La brillante verdure du jardin adossé à la ville, contraste singulièrement avec la blancheur éclatante des édifices. C'est le jardin des condamnés, dont les bosquets d'orangers de bananiers et d'autres arbres étrangers à nos climats sont dominés par la gracieuse mosquée appelée Sidi Abderrhaman, et qui sert de résidence à un marabout très-renommé. Quelques tombeaux qu'on apperçoit à droite sont les restes du grand cimetière mahométan, que les Français ont eu l'imprudence de détruire, puisque c'était le vrai moyen de se rendre ennemie toute la population musulmane.

PL. XXVII.

Le Port de Bougia.

Nous revenons encore une fois à cette cité qui présente l'image de la destruction pour contempler l'ensemble qu'elle offre du côté de la mer. La vue en est prise près du *fort Abd-el-Kader*. Les nombreuses maisons construites par les Français commencent déjà à donner à cette ville un aspect européen; cependant les constructions massives de la *Casbah* à gauche, du *fort Moussa* à droite, ainsi que l'ancienne porte de la marine et les ruines pittoresques des fortifications détruites dominent le tableau et suffisent pour lui conserver un type africain, relevé encore par la végétation vigoureuse, surtout par les masses de cactus qui pendent sur les rochers. Le port n'est réellement qu'une rade, mais qui, par son enceinte de rochers, offre tous les avantages d'un port des plus abrités et des plus sûrs. Cependant les grands navires ne peuvent y aborder immédiatement, vû l'état négligé où se trouve le port.

PL. XXVIII.

Alger vu du Boudjaréah.

La montagne appelée *Djebel Boudjaréah*, située au nord d'Alger, est si riche en beaux points-de-vue, que le peintre pourrait aisément remplir son album des tableaux variés que les vallons, les pentes et les cimes de cette montagne lui offrent en profusion. Le lointain azuré de la large chaîne de l'Atlas, la mer réfléchissant les couleurs les plus vives et en même tems les plus harmonieuses, les contours gracieux des côtes, les riantes collines, et enfin cette ville resplendissante arrêtent les pas et charment les yeux du voyageur. Souvent le dessinateur se trouve embarrassé par la richesse du choix pour la composition des premiers plans de ses tableaux. Mais ce que le peintre n'atteindra jamais, c'est le colorit brillant de cette nature, la beauté de ce ciel et les reflets inimitables, qu'il répand sur tout ce qui l'entoure. Celui qui partage encore l'erreur généralement admise parmi nous, que la Barbarie est un pays calciné par un soleil ardent, et qu'elle est dépourvue des charmes qu'offre le midi de l'Europe, devra porter ses pas vers le Boudjaréah, où il prendra une idée bien différente de ce pays injustement décrié. La vue que représente notre planche est prise du versant méridional de la montagne non loin du consulat anglais. L'œuil plonge sur l'entrée du vallon, que la planche XIII a reproduit; l'on y distingue les grands fours-à-chaux de Bab-el-Oued. La pointe projetée dans la mer en-deça de la ville est occupée par le *fort des 24 heures* (*Bordi Sitti Takelilet*) et par quelques moulins a vent. La ville est presqu'entièrement cachée par la colline, qui ne laisse appercevoir que les murs d'enceinte, le quartier de Bab-el-Oued et une partie de la marine avec son fanal. Dans le lointain au-dessous des cîmes glacées du Djurjurah on découvre à peine la *maison carrée*, et un peu plus à droite la haute montagne, nommé *Hammal*, au pied de laquelle les Arabes de la tribu de *Beni-Moussa* occupent une partie de la *Métidjah*.

PL. XXIX.

Le fort de l'empereur (Sultan Calassi).

Le fort situé au midi et à un quart-de-lieue d'Alger a été reconnu dans tous les tems comme la position militaire la plus importante des environs, puisqu'il domine la ville à portée du canon, ainsi que la côte et les défilés qui y aboutissent de ce côté. L'empereur Charles V comprit déjà pendant son expédition malheureuse contre ce point central de la piraterie, que ce n'était que de là que la ville pouvait être attaquée avec quelque chance de succès. Il se fixa donc sur cette montagne, d'où il dirigea le siège de la ville pendant un court espace de tems, mais il ne put y tenir et se retira sans avoir obtenu le résultat auquel les Français 300 ans plus tard parvinrent

par le blocus plus savamment dirigé et avec des moyens plus efficaces. Les Français, sous les ordres du général Bourmont, après avoir débarqué le 14 Juin 1830 dans le golfe de *Sidi Ferruch* près du Marabout nommé *Torre Chica*, se portèrent en combattant sur le fort de l'empereur, le détruisirent par leur feu bien dirigé et prirent possession des ruines, d'où ils firent si bien jouer leur artillerie contre la ville, qu'elle se rendit aux vainqueurs le 5 Juillet 1830. Le fort qui porte encore le nom du malheureux empereur Charles fut construit à neuf par les Français, qui par l'amélioration des nombreuses fortifications ont rendu actuellement presqu'imprenable la place d'Alger. La vue est prise d'une éminence moins élevée, située entre le fort et la ville. Quelques décombres y montrent encore la place du *fort de l'étoile*, que les Français détruisirent comme une position inutile. A la gauche se montre une partie de l'Atlas et des collines de Mustapha, à droite on voit les tournans de la nouvelle route de Bélida construite en partie sur les fondemens d'une ancienne route romaine.

PL. XXX.

Le palais du Dey et le marché à Alger.

Cette dernière planche nous porte encore au centre de la ville et arrête notre attention sur cette foule animée, qui tous les matins peuple la grande place établie par les Français, qui, à cet effet, démolirent la plus belle des mosquées et un nombre considérable de maisons maures. Bien qu'il faille déplorer la destruction de ce beau monument d'architecture et cet empiétement sur la propriété particulière garantie par la capitulation, cette place est néanmoins un bienfait pour la ville, qui du reste ne consiste qu'en ruelles étroites, peu propres au commerce et au déploiement de forces militaires. Le grand édifice en face fut la résidence des Deys avant que l'esprit de sédition parmi les Janissaires eut forcé le souverain de s'enfermer pour toujours dans l'enceinte de la Casbah. Actuellement ce palais, qui renferme plusieurs belles cours avec des colonnades en marbre, porte le nom de *palais du gouvernement*. Il paraîtra superflu d'ajouter, que le petit clocher, dont le palais est surmonté, choquant par sa mesquinerie, malgré l'agrément que procure son horloge, est de construction chrétienne et postérieure à la conquête d'Alger. L'édifice à droite est la *mosquée neuve*, dont la planche VII représente la façade principale. La place nommée ordinairement *place-d'armes*, est devenue le point de réunion de toute la population. Chaque matin s'y tient le marché. Là on voit arriver l'Arabe de la plaine perché sur son chameau, le Cabayle de l'Atlas avec ses beaux chevaux, le Maure, le Biscri, le Coulougli, le Nègre, le Juif, l'Espagnol, le Français, enfin toutes les races d'hommes avec leurs costumes variés, qui y font le petit et le grand commerce, l'un en criant, l'autre en fumant gravement sa pipe, enfin chacun suivant les usages de son pays. Les sons rauques de la langue arabe et la langue franque se confondent ici avec la voix sonore de l'Espagnol et avec la volubilité du Français, et il n'est pas rare d'y entendre l'allemand du colon et des nombreux commerçans de cette nation. Ce marché bigarré est un spectacle aussi animé qu'intéressant, et qu'on ne se lasse jamais de fréquenter par l'attrait qu'offre cette scène toujours variée.

L'auteur ayant choisi ce tableau caractéristique, pour clore son ouvrage, espère engager par-là quelques voyageurs fatigués par la monotonie de nos villes, à visiter eux-mêmes ce lieu si riche en nouvelles impressions.

